

# *PAN PAN - EUL EUL !*

*Numéro 1 - Novembre 2014*



Les derniers États Généraux du flicage ayant abouti à une inédite mais néanmoins sacrée union entre juges, éducateurs, policiers, psychiatres et urbanistes; il fut décidé, (à une quasi-unanimité et dans une effusion de hurlements enchantés) que dans un souci évident d'efficacité, de gestion durable et de bonne économie, une serrure, une caméra et quelques gonzes armés en uniformes suffiraient pour s'occuper des marginaux. Les rares récalcitrants du colloque -visiblement dérangés eux aussi- seraient enfermés avec eux, afin de garantir la dose d'humanité nécessaire à toute institution sociale.



-----  
-----

## *Pan Pan – Cul Cul !*

C'est le nom du machin que vous tenez entre les mains. C'est le numéro 1. Il n'y aura peut-être pas de numéro 2. Il y aura peut-être des dizaines et des dizaines de numéros. On s'en fout. Pan Pan – Cul Cul ! paraîtra quand nous aurons des choses à dire. Des choses, nous en avons beaucoup à dire. Encore faut-il trouver comment les dire. C'est pour ça que nous avons fait exister Pan Pan – Cul Cul !

Mais dire quoi ? A propos de quoi ? Pourquoi ? C'est quoi ce machin, au juste ?

TADAM ! Roulement de tambours ! Hurlements d'une foule en liesse ! et..... BOUM !

Pan Pan – Cul Cul ! est le projet – qu'il est rabâché ce mot ! – de trois « éduc-spé » comme on dit, qui :

1. Ambitionnent profondément de ne pas demeurer trois. Et surtout pas trois « éduc-s ». On aimerait bien, vraiment bien, être rejoints par des gen-te-s, qui, de près ou de loin, se baladent dans la vaste boîte fourre-tout des « travailleur-se-s socia-les-ux »
2. Ambitionnent (que d'ambitions !) de dire, causer, hurler, beugler, sussurer, rigoler, pleurer, brailler, chanter, chier et conchier, raconter, moquer leur « métier ». Bref, la question c'est, encore une fois (que ne l'a-t-on pas entendue, cette foutue question) : QU'EST-CE QU'ON FOUT LA ?
3. Ambitionnent (décidemment !) que la manière dont on le dit, ce qu'on pense foutre là, soit au maximum éloigné de ce que l'on nous demande de faire, à l'école des éducateurs et éducatrices tous beaux toutes belles, tous naïfs toutes naïves ; sur le fameux et redouté « terrain » ; dans la presse spécialisée qui se pense encore « neutre » ou dans les pavés de techniques éducatives des éditions Dunod.

Tout un programme. Celles et ceux n'ont pas encore jeté ce machin dans le caniveau pourront, pour en savoir plus, lire le premier texte. C'est un peu l' « intro », si vous voulez. C'est long et un peu chiant, comme une intro. C'est aussi le truc le plus proche de ce que l'on ne veut pas faire. Mais fallait bien se coltiner quelques explications avant de commencer. Promis, cela n'arrivera plus.

Ah oui, aussi : Nous avons besoin de vous. Pour lire évidemment, mais aussi pour faire vivre ce machin, parce que, en vérité, on aimerait bien qu'il y ait un numéro 2. Mais si nous ne sommes pas des machines à éduquer, nous ne sommes pas non plus des robots gratte papier. Alors pour toute proposition, c'est là : [panpanculcul@riseup.net](mailto:panpanculcul@riseup.net)



**Ceci est un sommaire**

**Ecrivons ! 4**

**Enfin, travailler sur la représentation des laissés pour compte du nationalisme chinois dans les documentaires de Zhao Liang, c'était pas si mal... 13**

**Zoranite aigue 16**

**Des Fissures 20**

**Les joyeuses aventures de Superdépressif 23**

**La pédagogie de la porte fermée 24**

**Le monologue de l'éducateur 29**





---

## **Ecrivons !**

« Etalée partout, la bureaucratie doit être la classe invisible pour la conscience, de sorte que c'est toute la vie sociale qui devient démente »  
(Guy Debord, La société du spectacle)

Educatrices, éducateurs, écrivons ! Je vois d'ici des yeux écarquillés, froncés, éberlués : Mais qu'est-ce qu'il dit ? On écrit nous, on passe presque notre temps à le faire d'ailleurs ! C'est vrai. D'abord en formation, où l'on nous demande de noircir des pages entières de dossiers commandés, aux attendus codifiés mais toujours flous, sous l'injonction paradoxale de « faire original » tout en respectant à la lettre les codes, sur le fond et sur la forme. Etonner sans froisser personne, voilà une règle bien ficelée... et démerdez-vous ! Puis c'est sur le « terrain » qu'il faut s'y coller : des PAI aux rapports aux juges, des comptes rendus aux « projets », des rapports à l'ASE aux rapports d'incidents, qui oserait dire que l'on n'écrit pas ? Ecriture protocolaire, à la vas-vite, serions nous des scribouillard-e-s, bien conditionné-e-s pour s'en aller remplir des grilles sur l'ordi du bureau au moindre « incident » au lieu de vivre le moment présent ? Le sens, dans tout cela, nous le chercherons un jour, mais pas maintenant, maintenant on n'a pas le temps, un nouveau rapport nous attend.

On a bien conscience, tout de même, que l'on n'écrit pas vraiment... Où passent ces petits moments du quotidien, ceux qui ne rentrent pas dans les cases, qui ne sont

ni incidents, ni événements, ni faits exceptionnels ?

Les « petits riens » sont-ils si indignes d'être relatés ? Que Machin en colle une à Trucmuche, que Trucmuche rentre en retard, que Machine ait appris à manger avec sa fourchette au lieu de se goinfrer avec les doigts, qu'une-telle insulte un-e professionnel-le, ou qu'un-tel cache un paquet de clopes sous son pieu, cela, on s'empresse de l'écrire sur le fichier, le cahier perso, le cahier de transmission... Mais c'est important me direz-vous ! Bien sûr, mais cela a-t-il plus de valeur que quand tout se « passe bien », quand on passe un quart d'heure ensemble, comme ça, avec la vague impression de ne rien foutre mais aussi qu'il « se passe quelque chose » ? Ces moments là méritent-ils un odieux « RAS » dans le cahier de transmission ? Ne sont-ce pas ces moments là, qu'on appellera interstices, brouhaha, quotidien, selon son obéissance, ces moments qui paraissent insignifiants au plus grand nombre (et même à nous, parfois) qui fondent notre métier ? N'est-ce pas là que se jouent, se nouent, s'intriquent des relations, du transfert, du don et de la dette, quelque chose d'indicible ? Indicible parce que l'on sent alors que l'on n'a pas les mots pour le dire, ce qui ne signifie pas qu'il ne faut pas tenter de les trouver ces mots, car c'est là qu'il faut écrire. C'est là qu'il faut raconter, dire, relater, conter,



comme on le souhaitera, de la manière qui nous siéra. Nous sommes trop habitué-e-s à des écrits protocolaires, vides de sens car codifiés par « ces gens là », ceux et celles « d'en haut », des ARS aux sièges de fondations, des Conseils Généraux aux bureaux de Direction, qui ne nous connaissent pas, ne connaissent pas les personnes avec qui l'on partage notre quotidien, mais qui codifient nos écrits, nos rapports, et par la même occasion, nos démarches, nos pratiques, et ce que l'on attend de nous.

Trop souvent nos « écrits pros » ressemblent à des listes d'attributs hâtivement associés à l'Autre, celui ou celle avec qui l'on travaille, avec qui l'on partage quelque chose, cet Autre sur qui on se livre à l'observation, pratique qui semble nous autoriser à qualifier ce qu'EST cette personne. Qui sommes nous pour prendre la liberté d'écrire que Sabine n'est pas assez féminine pour une jeune femme de son âge, que Karim manque cruellement de maturité, que Paul est quelqu'un de violent, ou que Sherlie ne sait définitivement pas se plier aux règles ? Qui sommes nous pour faire un usage si violent de ce verbe être ?

Les Hispanisant-e-s ont l'avantage linguistique de disposer de deux formes de verbe être, *Ser* et *Estar*, le premier définissant un être durable et ancré, le second un être passager, lié aux circonstances. Ne pas disposer de cette nuance n'est pas une excuse pour se livrer à une écriture plaquée, à classer et catégoriser des êtres humains dans des cases qui relèvent du test de magazine de plage. C'est ce qu'on nous demande, direz-vous. Oui, en partie. Mais cela n'est pas une raison pour tenter de pratiquer une écriture moins proto-

laire, délivrée des scories de tests psychotrappe-nigauds. Peut-être faut-il se mettre à la place de cet Autre sur qui l'on écrit si souvent. Aimerions nous que quelqu'un, que l'on estime un tant soit peu, à qui l'on voudrait tout de même pouvoir faire confiance, au moins parce qu'il répète à longueur de journée qu'il est là pour ça, aimerions nous savoir que cette personne passe son temps à écrire des rapports sur notre « comportement » d'aujourd'hui ou de la veille, qu'il écrive (et fasse lire) que nous sommes « trop ceci », « pas assez cela », très comme ça », « pas ainsi », autrement dit, aimerions nous que cette personne remplisse des pages d'interprétations sauvages de ce qu'il pense que nous sommes ? Ah oui, merde alors, ça sent l'odeur fétide de la garde à vue, le rapport de la DCRI ou... le rapport de L'ASE. Pour en revenir à *Ser* et *Estar*, ne devrait-on pas songer à écrire sur la seule chose dont nous pouvons parler : notre relation avec cet-te Autre ? Peut-être devrions-nous nous attarder sur le fait que si Machin ou Machine nous semble être ainsi, c'est bien avec nous, dans certaines circonstances. Erving Goffman a bien montré comment en toutes circonstances, les humains manipulent leur image, et comment, à l'inverse, ceux d'en face analysent et interprètent cette image. Tout cela relève d'une mise en scène qui dit peu de choses de l'identité profonde de l'Autre, si tant est qu'il ou elle puisse la connaître réellement, cet Inconscient qui nous échappe étant ce qui fonde notre humanité. Or, si Machin ou Machine est comme ça, maintenant, avec nous, c'est précisément là que nous exerçons notre métier, avec lui ou elle dans sa singularité. C'est là qu'il se passe -ou non- « quelque



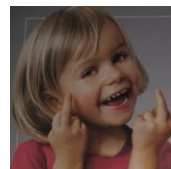
chose » que l'on discerne mal. Et si nous devons écrire c'est sur cette expérience là, c'est en parlant aussi de nous, car une relation ne se construit pas unilatéralement.

A quoi servent donc ces rapports, ces écrits commandés par on-ne-sait-pas-trop-qui? Etant entendu qu'il nous paraîtrait aberrant que nous, qui sommes si « normales-ux », soyons aussi soumi-e-s à ce genre de rapports. Ne servent-ils pas fondamentalement à séparer deux types d'humains, à savoir les normaux et les différents (ou déviants)? Il y a bien ceux et celles qui ne méritent pas un tel traitement et ceux ou celles qui, « pour leur bien », « pour leur suivi », nécessitent que l'on s'attarde à rapporter leurs faits et gestes. Ces dernières ne sont donc pas « au dessus de tout soupçon », du fait qu'ils et elles sont (méchant verbe être) psychotiques, drogué-e-s, fous et folles, autistes, en difficultés,

pauvres, précaires, à la rue, paumé-e-s, névrosé-e-s, et j'en passe. Nous voilà donc, nous les gentil-le-s éducateur-ric-e-s, aux prises avec des mots-prisons. Nous surveillons. Nous guettons. Nous notons. Nous ne valons pas mieux que ce-tte flic qui remplit son PV, ce-tte publicitaire qui trouve sa phrase choc, ce-tte présentateur-ric-e de JT qui débite les conneries de son prompteur.

Qu'elle soit professionnelle ou sur la profession, l'écriture doit donc être libérée. Face à des logiques de flexibilité, d'efficacité, de parcellisation des tâches, de protocoles d'action, écrire sur notre métier fait partie d'une lutte plus globale : celle d'une quête de sens, et de recherche de pratiques débarrassées d'impératifs gestionnaires déshumanisants. Il ne s'agit pas de vouloir « revenir en arrière ». Le néolibéralisme a cette capacité à présenter ses



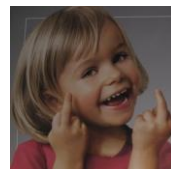


innovations aliénantes comme modernes et libératrices, et à transformer toute velléité de résistance ou d'émancipation en lutte réac, pas ouverte à la modernité, une lutte de dinosaures. Quoi de plus déstabilisant que de passer pour un-e passiste, bloqué-e dans un ancien temps ? Mais lutter contre les logiques capitalistes et néolibérales, ce n'est pas vouloir « revenir à » mais « en venir à ». Il n'est pas question de chercher dans un passé fantasmé les solutions à nos soucis. Il est question d'élaborer, ici et maintenant, des pratiques émancipatrices, déconnectées de la gestion de l'humain et de la bureaucratie envahissante.

L'écriture est une de ces pratiques, et permet également de penser, travailler, critiquer nos pratiques. Encore une fois, soyons attentif-ve-f-s. Le néolibéralisme possède également cette force de remâcher toutes les idées émancipatrices pour les recracher à sa manière, vides de leur sens primaire, à la façon d'un ruminant. Il en est ainsi de cette volonté de « mettre les usagers au cœur des dispositifs ». L'utilisateur moderne est acteur de son projet. Vaste proposition, qui, à première vue, peut sembler novatrice et émancipatrice. Personnellement, je préfère me tenir à l'écart des dispositifs, plutôt que d'en être au cœur. Il n'y a pas grand-chose de libérateur la dedans, si ce n'est de faire de ces personnes (que je n'appellerai pas usagers) des client-e-s de l'action sociale. La clientèle est reine, c'est bien connu. Bel exemple de remâchage d'idées émancipatrices par la machine néolibérale. L'individu-client libre et autonome, version libérale de la libération des mœurs soixante-huitarde, est prêt à consommer sa

liberté des couloirs du métro aux allées des supermarchés, des établissements de loisirs et de culture pré-digérée aux bureaux aseptisés où il pianote quotidiennement. Il est libre de s'aliéner au quotidien, le client-roi. Pourquoi nos déviant-e-s devraient-elles être exclu-e-s de cette liberté sensationnelle ? Dans notre infinie mansuétude, nous n'oublions pas de compenser leurs handicaps : vous aussi, les raté-e-s, les pas-comme-nous, vous y aurez droit, nous on lutte contre l'exclusion ! L'utilisateur client-e au centre du dispositif est aidé-e dans son « projet » par des éducateur-ric-e-s machines, appliquant à la lettre les protocoles de bienveillance et utilisant à bon escient leurs outils en kit. « La notion de protocole [...] définissant originellement "tout type de comportement correct et approprié au sein d'un système spécifique de conventions" (en diplomatie, dans les expérimentations scientifiques, dans l'administration) »<sup>1</sup>. Il en est bien ainsi de nos pratiques codifiées, tant dans nos « référentiels de compétences » que dans les cases des évaluations internes. On y apprend que nous devons savoir « élaborer[r] un diagnostic éducatif, une hypothèse d'intervention socio-éducative et préfigurer[r] un projet individuel adapté à la situation de la personne », ou encore construire des référentiels-qualité, et favoriser la bienveillance. Ceci est bien sûr évaluable quantitativement. Vous pouvez y aller de vos commentaires, la case à cocher prime sur la lecture. Ces items sont d'ailleurs construits dans les sphères dirigeantes et gestionnaires, dont l'éloignement et la

<sup>1</sup> Yves CITTON, « le démon de la bureaucratie néolibérale » dans *La Revue des Livres*, n°10, mars avril 2013



méconnaissance du « terrain » se fait cruellement sentir.

Comment construit-on un protocole pour favoriser la bientraitance ? D'ailleurs qu'est-ce que la bientraitance ? Il s'agit bien ici de dégager deux types de comportements distincts : les bons et les mauvais : bonnes pratiques contre mauvaises pratiques. Noble projet non ? Il existe donc des actes bientraitants et des actes maltraitants. Nous avons bien conscience que le viol, la violence physique et psychique, sont des comportements maltraitants. Mais revenons à notre quotidien à nous, qui sommes en relation avec une personne, qui nous exprime certaines difficultés. Prenons Hawa, tiens, jeune fille de 15 ans, qui me demande de l'aider pour figurer son rapport de stage de 3ème. Il y a des phrases bancales, des fautes d'orthographe, des choses que je n'aurais pas dites comme cela. En même temps, il est 19 heures, le dossier doit être rendu demain. Principe de réalité, ma pauvre Hawa, tu te rends bien compte que tu aurais pu venir me voir plus tôt. Passons. Correction des fautes, de la syntaxe. Qu'en est-il des choses que moi, je n'aurais pas écrites ainsi, mais qu'Hawa, elle, a formulé comme cela, parce que c'est elle, et ça se sent ? D'un côté son dossier exprime une certaine sensibilité, une subjectivité, et de l'autre il peut ne pas correspondre au cadre de référence attendu. Mais Hawa, elle, et elle a probablement raison, préfère laisser cela comme ça. Peut être qu'elle a la flemme de changer des choses, peut être aussi qu'elle ne veut pas que son dossier ne lui ressemble pas. Deux solutions, ou le jury sera sensible à ce qu'elle a écrit, ou bien il lui reprochera de ne pas être assez formel. Or une note, dans

notre système scolaire, c'est important. Et si Hawa se rétame parce que je l'ai laissée rendre un dossier comme elle voulait qu'il soit ? Suis-je bien ou mal traitant ? A la fois je la laisse exprimer sa subjectivité, sa production en tant que Hawa, et à la fois, je l'expose à une catastrophe. Tout ça pour dire qu'une notion telle que la bientraitance ne peut pas se prêter à un protocole. Tous les jours, tout le temps, nous agissons d'une manière qui peut être à la fois bien traitante et maltraitante. Engueuler un-e jeune parce qu'il ou elle a fait une connerie, c'est quoi ? A l'inverse, le ou la féliciter parce qu'aujourd'hui, il ou elle a bien fait son lit, c'est bien ou mal ? A cela, guère de réponse simple, guère de réponse codifiable. Pour une bonne raison, qu'a bien cernée Tonton Sigmund : il y a du bon dans le mauvais et du mauvais dans le bon. Les deux sont articulés ensemble, indissociables. Se référer à un protocole c'est agir naïvement, en pensant « bien faire » sans réfléchir à ce que l'on fait, dit, ou laisse entendre à l'Autre. C'est se forcer à adopter des comportements convenus, convenables, adaptés aux recommandations de ceux et celles qui rédigent les protocoles, et par là, codifient nos pratiques. La grille de progrès du petit Arthur, où l'on coche la case « sait faire ses lacets », « va aux toilettes seul », etc., est remplie « pour son bien », pour améliorer son suivi, et c'est vrai d'une certaine manière, mais d'un autre côté c'est juger de ses actes en fonction d'une norme, c'est considérer ce brave Arthur comme une somme de fonctions, qui, si l'une d'entre elles est retardée, ou absente, ou brinquebalante, propulse ce petit humain dans la case « pas normal ». On veut son bien sans toujours se rendre





compte que cela peut aussi ne pas jouer en sa faveur.

Cela ne signifie pas que l'on fait n'importe quoi, ou qu'on laisse ouverte la porte à la toute-puissance, la permissivité. Tout cela se met au travail collectivement et individuellement. Par les réflexions collectives sur les pratiques, par l'écriture aussi. On écrit pour soi, pour prendre du recul, c'est une façon de penser sa pratique, de la mettre en tension, d'y revenir après-coup. « Ecrire c'est bruler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres »<sup>1</sup> écrivait Blaise Cendrars. Ecrire, lorsque cela implique d'y mettre de soi (et il ne saurait en être autrement), c'est prendre des risques, se mettre en danger, mais cela implique une renaissance, un regard nouveau, c'est une expérience qui fait avancer. D'autre part, on écrit pour être lu-e. Il est question de transmission, de partage. N'est-ce pas d'ailleurs au cœur de notre métier ? Transmettre quelque chose, une expérience, un moment vécu, c'est ajouter une pierre à un édifice, la construction commune de savoirs-faire, d'un ensemble de pratiques en évolution permanente. C'est tenter de donner un sens à notre métier.

Or, du sens, notre métier, il en manque, comme les autres métiers d'ailleurs, comme ceux qui ont disparu pour laisser place à des ensembles de tâches parcellisées. Au XIXème siècle, la division du travail a contribué à la disparition des métiers, en dépossédant les ouvrier-e-s de leurs savoirs-faire, qui se transmettaient de génération en génération. Puis l'organisation scientifique du travail, a entre autres introduit une stérile dichotomie entre travail

intellectuel et travail manuel, faisant des un-e-s les exécutant-e-s des projets des autres, les dirigeant-e-s. Finalement, les nouvelles technologies couplées à l'idéologie néo-libérale et à la tertiairisation du travail ont annihilé la conception d'un métier, rendant chacun-e plus flexible, travaillant en flux-tendu de façon autonome. « Ces changements profonds de manières de travailler empêchent l'individu de trouver du sens dans son activité car ils l'enserrent dans une série de procédures. »<sup>2</sup> Ces mutations sont à l'œuvre au sein de notre métier, qui, s'il a su garder une certaine indépendance, n'a pas été épargné. Comme l'a montré Philippe Gaberan, la volonté des éducateur-ric-e-s de donner un sens commun à leurs pratiques, en tentant d'expliquer que le métier se fonde sur des pratiques communes, des outils communs, en voulant « modifier l'image d'irresponsables qui colle à la peau des éducateurs. »<sup>3</sup>, cette volonté s'est trouvée remâchée par les logiques néo-libérales. A la volonté de montrer, de dire la relation et de la penser, s'est imposée la démarche qualité, la transparence et le contrôle. « La démarche qualité signifie la mise à nu du travail et la transparence totale, elle normalise les comportements "à partir de l'élaboration de protocoles et d'instruments de mesure destinés à comparer, à classer à mesurer les écarts par rapport à une norme". »<sup>4</sup> Lorsque

<sup>1</sup> Blaise CENDRARS, *L'Homme foudroyé*, Folio Gallimard

<sup>2</sup> Cédric BIAGINI, « le capitalisme tue le travail » dans *Construire l'autonomie. Se réapproprier le travail, le commerce, la ruralité*, Offensive, Editions l'Echappée

<sup>3</sup> Philippe GABERAN, *La relation éducative. Un outil professionnel pour un projet humaniste*, Eres

<sup>4</sup> Cédric BIAGINI, *Op. Cit.*



j'entends, en réunion d'équipe, une directrice d'établissement pour personnes handicapées, sourire aux lèvres, expliquer qu'aujourd'hui, « c'est comme ça, c'est comme dans une entreprise », sans remettre en cause un tel discours, je prends peur et retrouve la nécessité de parler de mon métier, dans ce qu'il a de singulier, dans ce qui fait que jamais il ne devrait être comparé ou assimilé à un travail en entreprise. Nous ne sommes pas des travailleurs « masse », occupé-e-s à une tâche précise toute la journée, toute la vie, aliéné-e-s à la machine. Tout du moins, au même titre que ceux et celles, là, nous ne devrions pas l'être. De même, un des points vicieux de cette culture de l'entreprise est la déposition du temps : ne sommes nous pas toujours à courir derrière un temps que nous ne parvenons pas à rattraper, précisément parce qu'il est fait pour cela ? La modernité technique ne nous a pas fait gagner du temps, que nous ferions fructifier en temps de relation avec l'Autre, mais, au contraire, elle s'insinue dans nos pratiques en ajoutant de nouvelles injonctions, de nouveaux protocoles à remplir. Ne nous plaignons-nous pas sans cesse ne plus avoir le temps de « prendre du temps » avec l'Autre, perdu-e-s entre nos diverses activités d'écriture protocolaire ? Prodigieuse libération : « Pour amener les travailleurs au statut de producteurs et consommateurs « libres » du temps-marchandise, la condition préalable a été l'expropriation violente de leur temps. »<sup>1</sup>

Face à cette logique, il ne s'agit pas de courber le dos comme trop souvent nous le faisons, faute d'organisation, de collectifs.

Trop souvent nous acceptons, pensant que d'une certaine manière nous garderons une marge de manœuvre. Nous jouons le jeu en nous persuadant que nous ne le faisons pas. Nous pensons que les ruses individuelles que nous mettons en œuvre contre un désastre que nous sentons arriver suffiront à le repousser ou du moins ne nous touchera pas, nous. S'il est vrai que nous inventons notre quotidien « avec mille manières de braconner »<sup>2</sup>, cela n'en demeure pas moins des stratégies individuelles, fatalistes au point de préférer ruser que lutter. Ne soyons d'ailleurs pas trop sûr-e-s de nous, car, si nous disposons des moyens de ruser, ceux et celles que nous accompagnons en manquent cruellement, c'est d'ailleurs pour cela qu'ils et elles sont là. Si les protocoles s'appliquent à nous, c'est surtout pour que nous leur appliquions à notre tour, leur empêchant par là toute tentative de braconner au milieu de la jungle humaine.



<sup>1</sup> Guy DEBORD, *La société du spectacle*, Folio Gallimard

<sup>2</sup> Michel DE CERTEAU, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Folio Gallimard



En effet, les protocoles et la gestion humaine quantitative ne sont pas seulement des moyens de normaliser et de contrôler nos actes. Nous devenons des tours de contrôle statistique en laissant « hors de [notre] champ la prolifération des histoires et opérations hétérogène qui composent les patchworks du quotidien. »<sup>1</sup> A force de classer, trier, annoter les comportements des personnes que nous accompagnons, nous nions leur singularité pour tenter de les faire rentrer de force dans des cases homogènes pré-fabriquées. C'est assez paradoxal puisque les personnes en question sont plutôt « hors-cases », en dehors de la codification de ce qu'est la normalité. Nous appliquons à ces individus « incassables » un protocole de synthèse : une normalisation-marginalisation. En voulant à tout prix les faire rentrer dans les cases, nous leur faisons miroiter une normalité qui souligne ô combien ils et elles sont anormaux, donc probablement a-normalisables. De vagabond-e-s plus ou moins efficaces, nous les mutons en rebus de la civilisation. Je voudrais bien te mettre dans cette case, mais ton comportement m'en empêche. Pourrais-tu l'adapter pour devenir convenable, s'il te plaît ? Aide-moi à faire mon nouveau métier !

Le serpent du protocole se mord la queue. Devons nous continuer à jouer le spectacle de notre propre impuissance ?

C'est pourquoi il nous faut nous organiser pour lutter. Capitalisme et néolibéralisme se déploient à la manière d'une gangrène. Petit à petit, ils présentent leurs

innovations comme autant de libertés qui n'en sont pas, à y regarder de plus près. Petit à petit, ils esseulent les individus, en leur présentant cette prétendue « autonomie » comme la liberté tant recherchée. Aussi, nous nous dépossédons nous-mêmes de nos moyens de lutter, en pensant le collectif comme une tannée, en voulant agir seul-e-s face à des logiques qui nous dépassent et nous happent peu à peu. Ecrire notre pratique en se débarrassant de ses aspects protocolaires déshumanisants est un début. Un début de mise en commun de textes en tous genres, d'outils de réflexion qui ne se limitent pas à des manuels de bonnes pratiques. Cela ne nous empêchera pas d'agir, de proposer de nouvelles pratiques plutôt que d'aller chercher dans un passé qui n'a jamais existé. Nos pratiques se basent sur des écrits prisonniers, nous pouvons les saboter en cherchant à écrire notre relation à l'Autre, en refusant de se plier à une écriture normative et vide de sens, qui se nourrit d'impératifs comportementaux. A celles et ceux à qui le sabotage soulèverait le cœur, sachez qu'il ne s'agit pas d'abandonner son poste, mais au contraire de « bien faire » son métier, à une époque où cette idée est devenue obsolète. Saboter ce n'est pas seulement détruire, c'est recréer quelque chose à la place. Prendre le temps de remplir un cahier de transmission, en racontant vraiment ce qui s'est passé, en n'y omettant pas tout ce que ce récit comporte de subjectif, plutôt que se complaire à annoter les « événements » ou « incidents » de la journée, plutôt que de se contenter d'un maigrichon « tout va bien », c'est déjà saboter une logique en la remplaçant par une autre.

<sup>1</sup> Michel DE CERTEAU, cité par Béatrice HIBOU, *La bureaucratisation du monde à l'ère néolibérale*, La Découverte.



Il ne saurait seulement être question de détruire les outils qui nous minent, mais aussi de les remplacer par d'autres outils, débarrassés d'une stérile prétention à l'objectivité, de la tentation du tout-quantitatif, de l'attrait spectaculaire pour l'événementiel. Il s'agit de se construire une culture de métier, fondée sur des expériences communes et individuelles partagées. Plus que jamais, nous avons besoin de revaloriser le fait que l'éducateur-riche fonde ses pratiques sur une expérience de la vie, des rencontres, des relations, c'est sur ce terreau qu'il et elle construit son intervention, plus que sur des savoirs universitaires pré-construits, qui, s'ils sont utiles à la réflexion, ne sauraient constituer une grille de conduite. L'expérience ce n'est pas l'âge, ou les années de « bouteille » comme on dit souvent, ce n'est pas le remplissage du CV qui la crée, c'est ce qu'on vit et ce que l'on a vécu, à 5, 15, 20 ou 50 ans, la façon dont on la met à profit et dont on sait la faire partager aux autres, en prenant en compte les leurs, en leur laissant la place de l'exprimer. Notre volonté de faire rentrer les autres dans les « bonnes cases » vient parfois du fait que nous nous complaisons nous-mêmes dans ces cases vides de vie, où l'on nous demande de s'installer avant de pouvoir y mettre les autres. « Les élèves éducateurs sont terrorisés. Ils se regardent avec frayeur, ne se trouvent pas équilibrés [...] Ce qu'on veut, c'est des adultes qui rentrent dans la nor-



malité. Qui seront plus tard, après leur diplôme, des gens civilisés, cultivés, qui liront des journaux convenables, qui iront dans les centres culturels et les musées, voteront, seront syndiqués, mais sans trop de conviction, le cas échéant, auront de vrais appartements avec des meubles convenables et de bon goût, et de vrais loisirs, pas les loisirs de n'importe qui »<sup>1</sup> nous avertissait déjà Jean François Gomez.

Aussi, faisons fleurir les revues, les bulletins, les réunions, les initiatives, tout ce qui peut faire trace et faire lien. Ne laissons pas les autres écrire et dire à notre place, ni les hautes instances déconnectées de la réalité de terrain

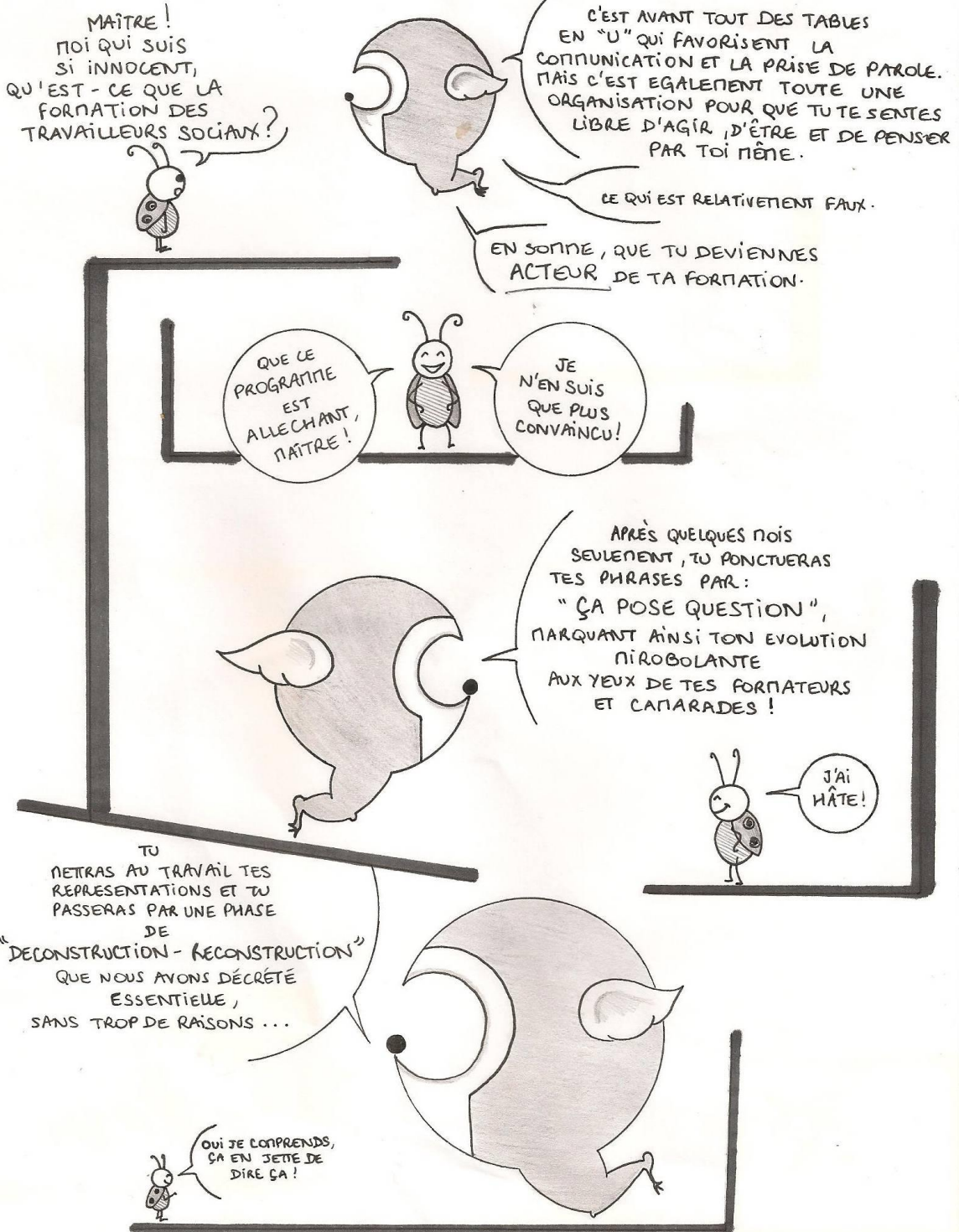
ni les pseudos-expert-e-s ou autres entrepreneur-e-s du social. Qu'on l'écrive, le dessine, le chante, le braille, le raconte, notre quotidien, il faut le dire, comme il faut dire le quotidien de tou-t-es ce-lles-eux de qui l'on est en présence dans notre métier. Les laissés-e-s pour compte, les pas-comme-nous, que malgré nous, nous avons contribué à construire ainsi, doivent aussi pouvoir le dire. A nous de trouver les moyens de les laisser s'exprimer, sans y poser les traces de nos grosses pattes pétries de bonnes intentions.

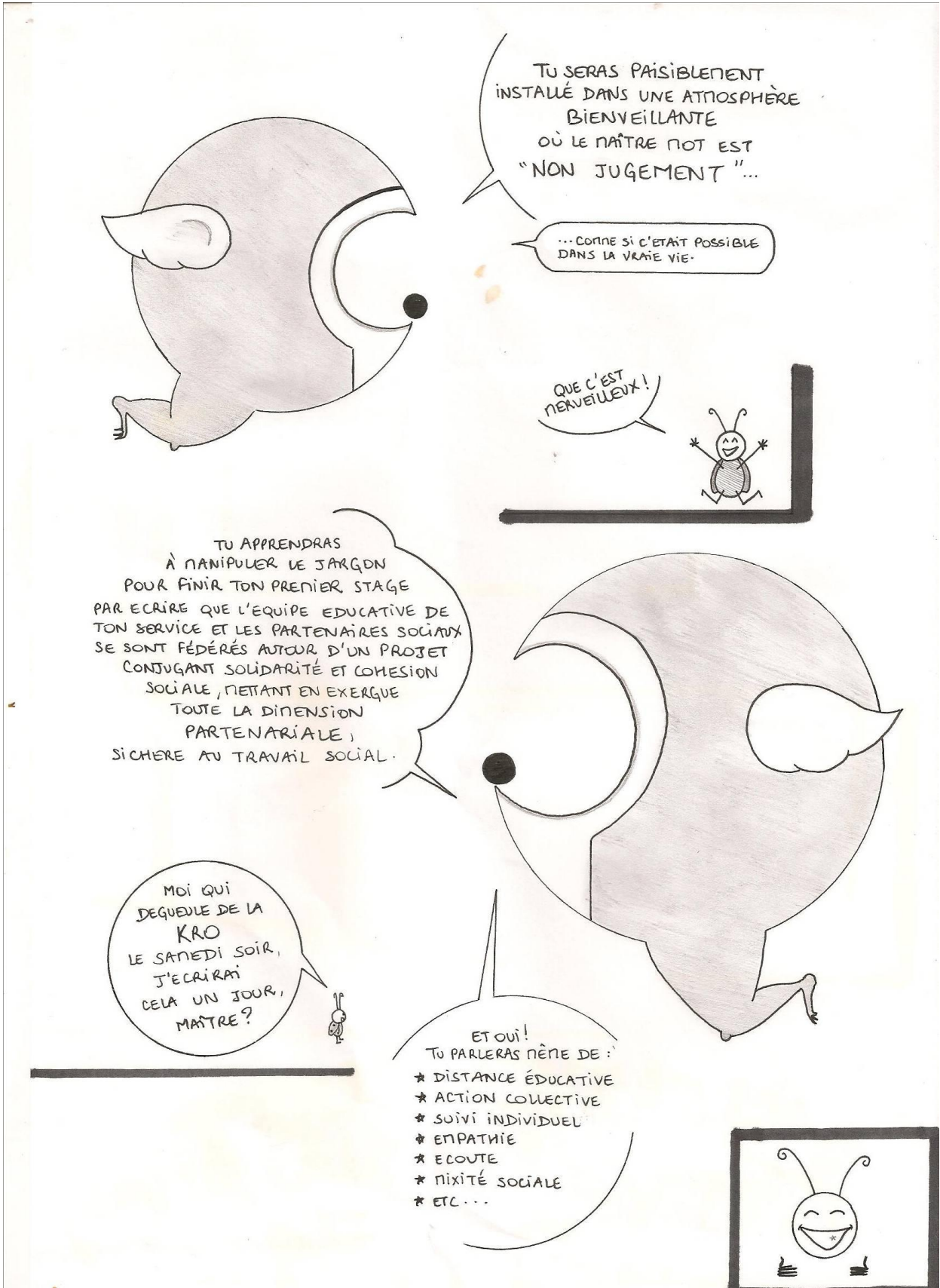
*Sandrino Di Mosca*

<sup>1</sup> Jean François GOMEZ, *Un éducateur dans les murs. Témoignage sur un métier impossible*, Privat



# FINALEMENT, TRAVAILLER SUR LA REPRESENTATION des LAISSÉS POUR COMPTE du NATIONALISME CHINOIS dans les DOCUMENTAIRES de Zhao Liang, c'était PAS SI MAL...





TU SERAS PAISIBLEMENT  
INSTALLÉ DANS UNE ATMOSPHÈRE  
BIENVEILLANTE  
OÙ LE MAÎTRE NOT EST  
"NON JUGEMENT"...

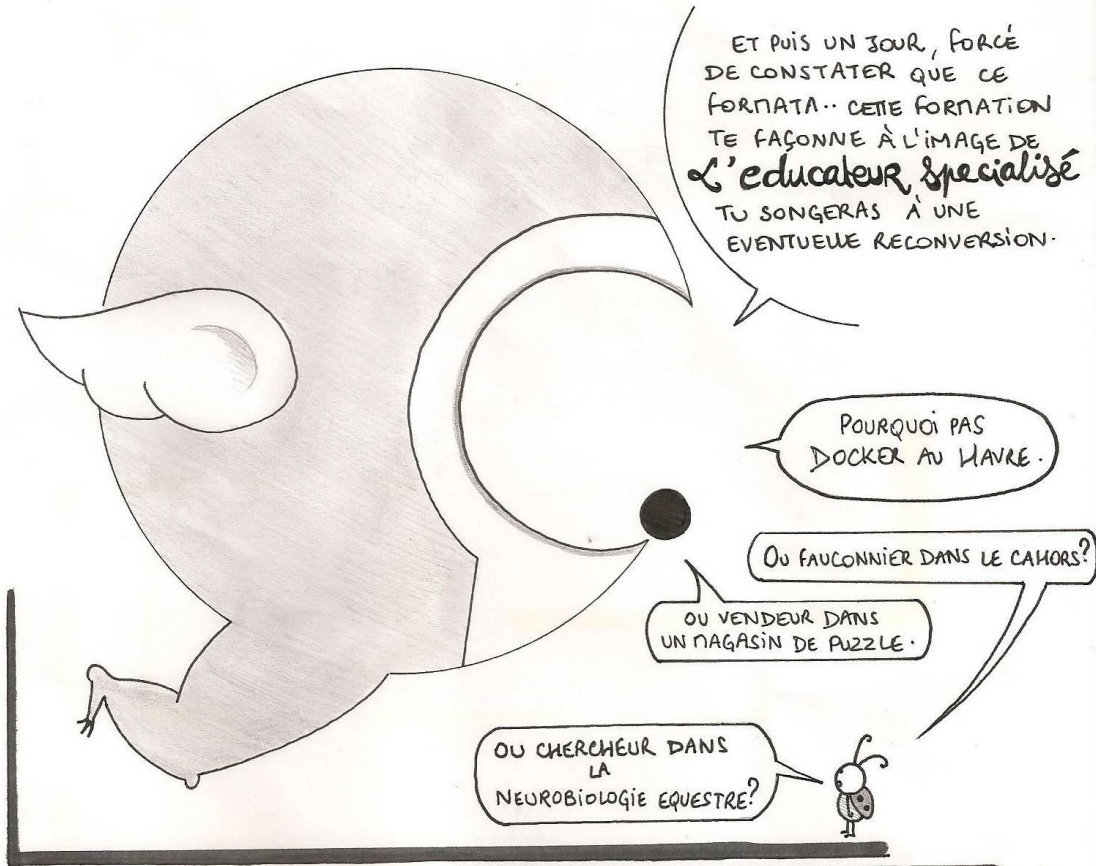
... COMME SI C'ÉTAIT POSSIBLE  
DANS LA VRAIE VIE.

QUE C'EST  
MERVEILLEUX!

TU APPRENDRAS  
À MANIPULER LE JARGON  
POUR FINIR TON PREMIER STAGE  
PAR ÉCRIRE QUE L'ÉQUIPE ÉDUCATIVE DE  
TON SERVICE ET LES PARTENAIRES SOCIAUX  
SE SONT FÉDÉRÉS AUTOUR D'UN PROJET  
CONJUGANT SOLIDARITÉ ET COHESION  
SOCIALE, METTANT EN EXERGUE  
TOUTE LA DIMENSION  
PARTENARIALE,  
SÛRE AU TRAVAIL SOCIAL.

MOI QUI  
DEQUEULE DE LA  
KRO  
LE SAMEDI SOIR,  
J'ÉCRIRAI  
CELA UN JOUR,  
MAÎTRE?

ET OUI!  
TU PARLERAS MÊME DE :  
★ DISTANCE ÉDUCATIVE  
★ ACTION COLLECTIVE  
★ SUIVI INDIVIDUEL  
★ EMPATHIE  
★ ÉCOUTE  
★ MIXITÉ SOCIALE  
★ ETC...



ET PUIS UN JOUR, FORCÉ DE CONSTATER QUE CE FORMATA.. CETTE FORMATION TE FAÇONNE À L'IMAGE DE L'educateur spécialisé TU SONGERAS À UNE EVENTUELLE RECONVERSION.

POURQUOI PAS DOCKER AU HAVRE.

OU FAUCONNIER DANS LE CAHORS?

OU VENDEUR DANS UN MAGASIN DE PUZZLE.

OU CHERCHEUR DANS LA NEUROBIOLOGIE EQUESTRE?

MAIS TU CONTINUERAS ET LUTTERAS POUR CONSERVER ET DEVELOPPER TA LUCIDITÉ, TON ENERGIE ET TON ESPRIT CRITIQUE.

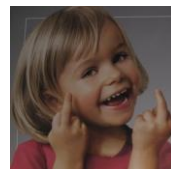
POUR SUR MAÎTRE !

PAR CONSÉQUENT

**TOUS ENSEMBLE  
POUR LEUR AU FOUTRE  
AU CUL**



Master Chang



## Zoranite aigue

Dans les clapotements furieux des marées,  
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,  
Je courus ! Et les Péninsules démarrées  
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.  
(Arthur Rimbaud, Le bateau ivre)

Zoran, c'est un adolescent qu'on dit artiste. C'est aussi un grand jeune homme, à la carrure massive, aux cheveux d'un noir balkanique. Son centre de gravité est chaviré, il tangue sur les côtés tel un bateau ivre sans amarres, en poussant des petits cris graves et mouillés de salive, quelque chose comme « jiiiiii ii ! ». Il ne marche pas, Zoran, il chaloupe : une dé-marche d'ébriété continuellement dansée, exultée. Souvent, campé sur ses deux jambes, il se propulse inlassablement le haut du corps en avant en crispant les traits de son visage. Ou bien il se malaxe les cheveux sur le devant du crâne. Il se trimballe alors avec un tire-bouchon capillaire pendu au milieu du front. Il est intrigant Zoran.

Quand j'ai passé mon entretien à l'I.M.E. où il était accueilli, il a fait irruption dans le bureau pour me dire bonjour et m'assaillir de questions, surexcité. « Comment t'appelles t'habites où tu prends le bus t'as un pass Navigo ? »

Au rythme craché d'une mitrailleuse. Autant dire que, six mois après, quand j'ai commencé mon stage, Zoran m'attendait de pied ferme dans le hall et se souvenait de mon prénom. Il m'a collé aux basques pendant un mois, m'abreuvant de ses sempiternelles questions auxquelles je répon-

dais sempiternellement en lui demandant parfois de changer de disque. Ce qu'il faisait. C'est ainsi qu'il a écumé la liste des pays du monde histoire de savoir si j'y étais allé, puis la liste des langues du monde pour savoir si je les parlais. Tous et toutes, Honduras et Malaisie, Japon et Nicaragua, mexicain, argentin, colombien aussi, bien que je lui aie répété que tout ça, c'était de l'espagnol teinté localement. Tout, sauf la Serbie, pays d'origine dont la seule évocation le faisait hurler à la mort, les deux mains plaquées sur les oreilles. Même quand je lui ai répondu que j'étais effectivement allé en « Yougoslavie », mais qu'à présent on disait Bosnie, Croatie, Serb... « haaaaaa !! ». La géographie de Zoran était bloquée à l'orée des années 90.

Parfois quelques questions saugrenues, du style « t'as été en 1982 ? » ou « Fabrice Fiorèse, il a joué au PSG ? » lui sortaient de la bouche (Si l'intéressé lit ça un jour, il saura qu'au moins une personne en ce bas monde se souvient de sa carrière). Zoran imprimait bien les réponses que je lui donnais, attendri ou saoulé, mais cela ne l'empêchait pas de continuer à bombarder. On aurait dit qu'il bâtissait une muraille de paroles pour éviter d'avoir à parler vraiment. C'est dangereux de parler. Peut être sa manière à lui de déterminer si ce gars là, qui se ramenait quasiment tous les jours,





valait la peine de creuser une fenêtre dans le mur qu'il érigeait. Au bout d'un long mois de quotidien partagé, de « présence proche » comme disait Deligny, il s'est calmé, j'ai pris ça pour une sorte d'adoption. La vérification effectuée, il pouvait entrouvrir la fenêtre. Pour la porte, on verrait plus tard. Une telle muraille ne se défonce pas au bulldozer, de même que le « mur de fer invisible » de Van Gogh.

« Comment doit-on traverser ce mur, car il ne sert à rien d'y frapper fort, on doit miner ce mur et le traverser à la lime, lentement et avec patience à mon sens »

disait le peintre, le fou, l'aliéné, le sacrifié<sup>1</sup>. Pas si fou le Van Gogh. Comme Zoran, dont le commun des normaux nommerait fou à lier. Plutôt fou délié, tentaculaire jaillement d'angoisse.

De fait, j'étais devenu plus qu'un objet soumis à la questionnette. Un objet au moins utile, qui, possiblement, pouvait l'aider.

Car Zoran, il est souvent angoissé. Sur-tout quand l'ordre établi est remanié, ce qui arrive plus souvent qu'on ne le croit. Face à Zoran, j'avais l'impression d'être une éponge, qui se gorgerait de cette angoisse jetée à la face du monde. Il fallait bien qu'elle atterrisse quelque part. C'était alors mon tour de causer. Mais pas que. D'être là aussi, proche, de rassurer, rassurer, rassurer, serrer l'éponge pour virer l'angoisse, puis rassurer, rassurer, rassurer à nouveau.

<sup>1</sup> C'est Artaud, autre enfermé parce que taré, qui cite, dans *Van Gogh, le suicidé de la société*

\* \*  
\*

Un après-midi d'avril, nous partons en balade dans un parc du Val de Marne à la demande des jeunes. Nous, c'est Zoran et ses quatre comparses d'internat, et Bruno, et une ancienne stagiaire qui fait un remplacement, et mézigue. La troupe se met en route dans la bonne humeur. A peine sorti de L'établissement, Zoran avise deux gamins en trottinette, tend la main vers eux et leur braille un bonjour les enfants à la figure. Puis il éclate d'un rire guttural. Evidemment ça leur fout les jetons aux gamins, qui tracent vite sur leurs roulettes.

Il fait ça souvent, Zoran, au supermarché, dans la rue, dans le bus, quand il n'entame pas une de ses sessions de mitraillage. C'est rigolo, d'autant que Zoran, il s'en cogne un peu de la réaction des gens. Il cause, il alpague, il virevolte, et ça fout mal à l'aise tout ça. Je suis censé faire quoi moi ? L'empêcher, l'enfermer jusqu'à ce qu'il soit « normal », lui botter le cul ? Lui bourrer le crâne à longueur de journée à coups de sessions d'adaptation sociale ? Lui tendre une sucette ou un bout de saucisson en guise de récompense pour bonne conduite ? Je ne suis pas dresseur de cirque non plus. D'ailleurs Zoran n'est pas un animal, faut-il le rappeler ? Ou bien le laisser faire en veillant à ce qu'il ne prenne pas une beigne sur le coin de la tronche, être attentif et protecteur ? Rester près de lui, là, lui parler, même si je donne l'impression de rien foutre ?

Je rappelle à Zoran que les gens n'ont pas l'habitude de se dire bonjour quand ils ne se connaissent pas, en particulier sur les



trottoirs. Principe de réalité mon pauvre vieux, ça peut te sembler saugrenu, mais c'est comme ça. Il dit oui en se marrant. Tu m'étonnes, ils sont cons les gens. Arrivé au parc, on se balade tranquillement, Jean Eudes cueille des pâquerettes, Nadia et Florence font la course et Zoran, lui, brinqueballe auprès de moi et me pose ses questions classiques. Oui, j'ai été en Suède, non, pas en Mongolie, en Italie oui, en Allemagne aussi, Munich ? non pas là ; ah non, la Suède tu l'as déjà dite...

Au fil de la balade, nous débouchons sur une aire de jeux. Pan, coup de départ ! Course de Zoran, course effrénée, course effrayante de ce grand dadais sapé d'un survet' bouffant. Merde, il va où ? Je bigle sa course dératée qui finit sur un gros tourniquet. Une structure de bois, une nacelle qui tourne sur un axe. Ça, c'est terrible ! Le temps qu'il se dépêtre dans les filets de la nacelle et parvienne à hisser sa carcasse dessus, je l'ai rattrapé. Merde, je fais quoi là ?

« hé Zoran, t'es un peu grand pour être là-dessus, t'as vu, tu fais tout pencher. » Il s'en fout. Il jubile en hoquets sourds. C'est grave, qu'un presque adulte éprouve un si grand plaisir à tester des jeux pour les gamins ? J'ai pas de réponse. De toute façon, Zoran est dans la nacelle circulaire et compte bien rester dessus. Je ne vais pas l'en déloger de force. Alors je reste à côté, façon de signifier à toutes les mamans alentour, en position de surveillantes-sur-banc, qui depuis quelques minutes ont polarisé tous leurs regards inquiets vers Zoran, puis moi, puis Zoran, puis moi, que je maîtrise la situation. Tchac tchac tchac, ce sont les yeux qui mitraillent à présent. En vérité, je ne maîtrise pas grand-chose, mais

j'essaye de donner l'impression que si, sous la pression inquisitrice de tous ces regards. Le parc entier retient son souffle. Nuage de poussière, souffle du vent, couinement de la nacelle, temps suspendu, incertain. Regards dégainés, je suis en joue. Qu'est ce que je fous là ? Tout le monde a pigé que moi, le petit gars pas très costaud, j'accompagnais l'autre gars, le bizarre, plutôt balèze. C'est déjà ça. Et puis merde, je suis pas payé pour m'occuper des mamans affolées pour leur progéniture. D'ailleurs je suis pas payé du tout. Bref, je suis là pour Zoran, moi. Et Zoran a décidé de tester la solidité du tourniquet, et celui qui l'en empêchera n'est pas encore né. Reprends tes esprits, c'est pas un Western Spaghetti, c'est la réalité, putain, dans toute sa cruauté, que t'as en face de toi. Ça valait le coup de faire des discours sur le principe de réalité.

Je tente de faire abstraction des regards-éclairs qui fusent dans ma direction, et me concentre sur le camarade Zoran. Mon souci à présent, c'est la gamine qui jouait sur la nacelle, même pas cinq années de vie, avant que Zoran ne débarque en trombe et fasse valdinguer la structure. Et, surtout, Papa, accoudé au bord. Papatador. Papa qui voit le tohu-bohu d'un sale œil. Zoran aussi a remarquée la fillette. Et là, démarre une conversation. Oui, une conversation ; pas l'érection zoranienne d'un mur de palabres, une conversation. La gamine répond aux questions de Zoran, pas farouche, pas apeurée par la carrure et la gouaille du bonhomme, heureuse naïveté de l'enfance. Qui a dit que les enfants étaient cruels ? Un crétin à coup sûr. Et Zoran écoute les réponses, mieux, il répond



à ses questions à elle. Ce moment de magie tourne court car Zoran a aussi remarqué Papa. Demi-tour. Halètement excité, jaillissement de questions : « Comment t'appelles t'as une voiture elle est grise ta voiture t'habites où quelle couleur ta voiture ? »

Papa semble à moitié amusé et à moitié inquiet, il sourit comme un benêt, parce que là, c'est son tour de faire quelque chose. Et je ne vais pas l'aider. C'est contagieux le « handicap ». Ça s'accroche à personne, ça navigue, ça bondit. Et là, l'handicapé, c'est plus Zoran. C'est Papa, l'inadapté social, dans notre mini-société à Zoran, la petite fille et moi. Il a chopé la zoranite. C'est lui qui pige que dalle maintenant. Il choisi le sourire gêné, en me regardant moi ; moi comme si j'étais la partie saine de Zoran. C'est la panique sur le visage de Papa. Cœur qui redouble de puissance à en crever la poitrine, mains qui tremblent, déglutition difficile, yeux blêmes. Effets secondaires de la normalité. Le pauvre. Il choisit l'option de repli en territoire non occupé, et se carapate avec sa fille. Notre mini-société est amputée

d'une membre, et pas des moindres. A dire vrai, je suis plutôt un clandestin dans cette petite société. Un pas dedans un pas dehors, sur la brèche. J'y suis sans y être : après vingt trois ans d'affiliation aux « normaux », les codes et les règles qui régissent le monde en apparence éparpillé de Zoran m'intriguent et me fascinent mais demeurent obscures.

Finalement, le reste de la troupe déboule en trombe et rejoint Zoran dans la nacelle. Ouf. La déviance est plus agréable en groupe. La scène précédente a du rassurer tout le monde, puisque qu'une ribambelle de gamins et gamines se ramène aussi. Ils font tourner la nacelle, puis les rôles s'inversent. Tout le monde se marre. Je prends un peu de recul pour apprécier le moment, griller une clope. La pression qui me ratatinait les épaules s'envole avec la fumée. Reste une marée de questions sans réponses. Et je commence à savoir ce que je fous là...

*Sandrino Di Mosca*





## Des Fissures

Que l'on ait...que l'on ait qu'à se vautrer. Rentrer dans le gosier, la carcasse anémiée, les boyaux tortueux d'un monde éruçant, vociférant sa hargne. Comme si, poussant le portail, le clebs bâtard se mettait à gueuler sur chaque visiteur. Des aboiements atroces, poussés jusqu'aux tripes, la voix putride.

### **Je voudrais de la relation-projet pour la une !**

Et le mot s'y élance, fade, sans vie. De la place pour un noyau, un noyau de quoi au juste ? L'alternative même y est prise, dans son absence d'horizon. Annihilé, l'être se déploie dans sa nudité, la risée de tous, sa souffrance le somme d'entrer là où le passage n'est qu'humiliation initiatique. Moqué, déchu, ayant plié genoux à terre et supplié, il s'autorisera à s'accrocher à une clémence étrange. Domination jouissive du commun à regarder le prochain trébucher et renoncer à garder la face un instant de plus. L'homme fera alors enfin appel au travailleur social.

### **Du contrat-aide-empathie pour la quatre !**

Fini le sang coagulé nauséabond, les caillots rougeâtres et les pétales parsemant le sol. Ici les lieux n'ont de teint que celui de la pâleur industrielle. Mes beaux couloirs incolores, interminables, je dis amen à l'hygiénisme. Dans la blancheur immaculée luisent les secrets douloureux, l'indicible

perversion s'y joue à demi-mots. Et la violence s'excuse en sourires, en plaintes ou jérémiades. Des mots-flics, des mots-espions, des mots-d'ordre. Sur les cendres du doute, l'être s'applique au protocole.

### **Mais qu'en est-il de l'usager-démarche-qualité-acteur-de-son-projet ?**

Et toujours ce chien bâtard qui hurle à la nuit. Il n'en finit plus de beugler. Âme décortiquée, deux ou trois côtes fracassées, plaie béante qui donne pignon sur rue. Aboie, aboie, aboie sans cesse. Et les rires alentours dans le même temps, le même espace. La rue aveuglée par toute cette impuissance mortifère, combien de désirs inavoués d'égorger ce clébard ? Trucider ce maudit animal, lui empaler une barre de fer dans sa gueule ouverte, sa gueule pignon sur rue.

### **Je voudrais aborder l'évaluation-interne-internée-santé-droits-des-usagers.**

Un peu maussades ces cafés, le goût de la cigarette froide qui s'éteint dans une gorge irritée. Sensation des matins où l'explosion approche, comme un soleil ardent, une chaleur si insupportable qu'elle vous tasse les lombaires. Aux prises avec un quotidien délaissé, un quotidien désertique où le vide et le silence résonnent en échos sans fin. Seul espoir que la figure trouve le bon cactus pour arracher la peau. Il faudrait répondre à cet appel, mais le corps s'enve-



loppe et s'éteint comme une machine à laver.

**Pardonne-moi Geneviève, mais il est où l'intérêt de l'usager-demandeur-scolarité-médiation-placement-ASE-CRIP-MDPH là dedans ?**

Et puis parfois pouf pouf, on recommence à zéro. La puanteur vous donnerait des envies de chanter. Ça embouteille sur le périphérique et après ? On se lèche déjà les babines parce qu'entre deux épisodes de The Voice, on ira prendre des nouvelles du pédophile au journal de 20 heures. Y'a pas plus excitant au fond. Sauf peut-être les tueries dans les lycées, pour les soirs chanceux.

**Et si on s'empiffrait encore, j'adore ce sentiment d'être repu-gavé-musclé-autonome !**

L'on aura sculpté, façonné l'être, d'une manière ou d'autre, selon nos désirs. Fantasma du bon petit écolier-raie-cartable-poli et de l'autre l'adulte porte-ses-couilles et fier d'être assez con pour se croire extraordinairement assumé. Formidable comme le vivre ensemble a finalement toujours les teintes de ce bon vieux nazisme. Bien appliqués à exercer sur l'autre le pouvoir de la reproduction, on fera, nous, de nos chiens, des chiens pas feignant et dociles dans la queue au Pôle Emploi. Paraît qu'ils resteront bâtards, continueront de hurler une fois la nuit venue et la lune accrochée sur sa pancarte obscure. Une lune valdinguant



comme les autres, tous à la même enseigne.

**Je ne sais trop si tu as respecté le contrat-bonne-distance.**

On traiterait le chiffre, le matricule, on réglerait par la même occasion le résultat. Plus de problème puisqu'être serait devenu l'énigme d'une simple équation. Et la girouette indique la direction, au gré du vent, pourvu qu'on suive, qu'on trace des itinéraires préfabriqués. Et va-t-en à la consommation, ingurgiter l'autre comme une pinte

enseuleillée. Quotidien de nos vies étriquées, enfin je consommerai l'autre comme une marchandise. Je pourrai même le vomir dans mes chiottes et jacter contre le service après vente, parce que tout de même de nos

jours, les produits humains sont de si mauvaise qualité. Mais pourvu, pourvu qu'il reste l'esclave, je continuerai à jouir sans entraves.

**On devrait refaire le papier-peint des lieux oubliés, non ?**

Et cette « traversée du désêtre » elle est là quand ? Dans des caves, des greniers, des placards à balai, des imprimantes usagées crachent des projets à tout va. Projet de vie, d'accompagnement, de scolarité, de service et les salles délaissées commencent à puer plus que de raison. On y oublie que



les murs sont tapissés d'excréments, d'urine fétide et de tâches de sang. L'humidité s'infiltré et dans les recoins secrets, des failles béantes s'inscrivent et craquelent la tapisserie jaunie. Dans l'entre-deux mondes, on ne croise plus que des irréductibles, illuminés, perdus derrière des portes dont les clés s'estompent ou disparaissent des trousseaux. Et les autres là, les vrais fous s'indignent avec leurs regards double foyer : « Hmm, pas très professionnel tout ça ».

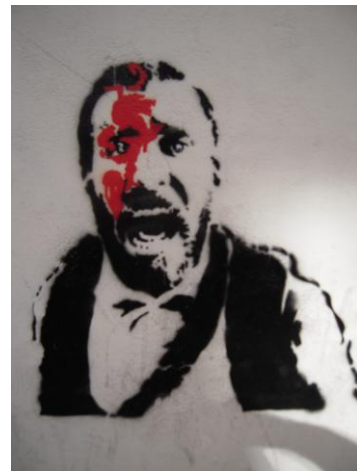
**Il faut que tu dormes Jimmy, c'est dans ton projet.**

L'on voit poindre la nuit. Jaillissement des angoisses infantiles, le silence a des allures étranges, parfois sérieuses. Des chuchotements inquiets, des parties de cartes clandestines, des goûters voyous, des ronflements épais ou des souffles inaudibles. Des voix coupées, déraillantes. Ça divague, ça se laisse un peu bercer par la note assourdie du frigidaire dans la cuisine. L'espace enfin s'y détend finalement, il n'a plus la rigidité solennelle du jour. Le secret s'y dévoile dans la pâleur feintée du sommeil. Et viendra à travers les carreaux, après les teintes orangées, les premiers rayons perforant la chambrée, ouvrant sur le jour à venir. Un instant, une pause, un répit dans ce récit.

**Très bien, tu la trouveras tout seul ta place dans ce putain de monde !**

Dans les allées des cimetières, le sable dessine des motifs indéchiffrables. Les pierres tombales s'épuisent, les visages se ternissent et semblent flous, les lettres se décomposent et les noms perdent leur saveur. Parvenir, doucement dans l'espace

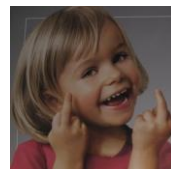
du souvenir. Les morts n'ont que leur temps à revendre, traînant les pieds jusqu'aux mausolées abritées. Là, sur le seuil, inanimés, des os se frottent à des cendres, des restes de regards se fourvoient au loin, interloqués, brisant du silence la rumeur lointaine des vivants.



A la trêve des emmerdeurs  
Repos, couillons amers  
J'en perds des mots précieux  
Si vous tenez tant au bel ordre  
Venez donc voir derrière vos machine-  
ries  
Ici, le dehors de la propreté  
Là-bas le dedans en foutoir  
Vous viendrez peut-être un jour en  
trombe  
Commander de ranger  
Tous ces intestins, ces fourmis, ces  
larves  
Et puis les secrets, le pus blanc des dou-  
leurs intérieures  
Laissez-nous admirer encore un peu  
Les rêves aux frontières poreuses  
Avant de nous liquéfier nous aussi  
Et rejoindre nos bons asticots...

*Riwan.*





---

## La pédagogie de la porte fermée

« Charade :

Qu'est-ce qui est le plus violent ?

Sûrement une serrure ou une clé de serrure »

J.F. Gomez, Un éducateur dans les murs

C'est un beau bâtiment de pierre blanche, sis sur les hauteurs d'une petite ville bourgeoise de banlieue. Après avoir grimpé une longue rue du nom d'un grand écrivain du XIX<sup>ème</sup> siècle, on emprunte une nouvelle rue, nommée en hommage à un militant socialiste du même siècle que l'écrivain. Un quartier résidentiel, fleuri, pas tape à l'œil. Au bout de la rue, ce vaste bâtiment immaculé. Par-dessus les hauts murs formant une enceinte, on distingue les cimes de grands arbres. Ce bâtiment intrigue : les badauds s'arrêtent, observent, passent la tête par la porte pour les plus hardis d'entre eux. A travers la grande porte cochère, on devine un parc, parcellé de bâtiments rectangulaires, comme rajoutés après-coup. Le badaud se perd en conjectures sur la nature du bâtiment : un domaine d'aristocrates ? Une maison de retraite ? Un hôpital privé ? Cela, il faut franchir la porte cochère pour le savoir. Il faut y avoir été invité. Il faut avoir rendez-vous. Il faut savoir, à l'avance, que c'est un foyer pour « jeunes filles en difficulté ». J'y ai été stagiaire pendant quatre mois. Tous les jours, ou presque, j'ai franchi la porte cochère, j'ai traversé le parc pour accéder à mon bâtiment, celui du fond. Personne. Pas

un bruit. Pas un mouvement. Silence. Avec un peu de chance, je croisais une des filles du groupe où je travaillais, en partance pour le collège. En retard, sinon je ne la croiserais pas. « Bonjour, ça va ? Oui, oui et toi ? » Regard gêné de la jeune fille qui sait que je sais qu'elle est en retard. On n'est plus à une ou deux minutes près, autant profiter de ce moment. « Allez, magne toi, tu vas te faire engueuler encore ». Fin de la discussion.

Quand j'arrive le premier, j'ai le privilège de prendre les clefs du bâtiment. Il y a des théoriciens qui ont dit que pour un stagiaire, parfois, obtenir les clefs de quelque chose, c'était le début d'une reconnaissance. Je m'en serais bien passé. Pas de la reconnaissance, des clefs.

Les clefs dis-je ! Un lourd trousseau bardé de clefs de toutes tailles, de couleurs différentes, de formats divers et variés. On m'a expliqué, un jour, quelle clef pour quelle porte. Autant dire que j'ai réservé ma mémoire pour des informations plus importantes. Le bâtiment où je me rends est un cube de trois étages. Au rez-de-chaussée, quelques salles inutilisées, où s'entassent du matériel usagé. Usagé,





comme les usagers dont il paraît qu'il faut les appeler comme ça. Sur le côté, un escalier fait le lien avec les deux étages. Au premier, « mon » groupe, celui des jeunes filles de 14 à 16 ans. Au second, celui des « jeunes », 12 à 14 ans.

Pour accéder au rez-de-chaussée, il faut ouvrir une lourde porte. Je dois introduire dans la serrure une grosse clef sophistiquée, que l'on m'a enjoint à utiliser avec précaution, vu le prix qu'elle coûte. Deux tours de clefs, deux claquements accompagnés du tintement du trousseau. Je pousse la lourde dans un bruit sourd. L'escalier grimpé, une nouvelle porte me fait face. Nouvelle clef sophistiquée, aussi précieuse et chère que la précédente. Nouvelle résonnance, plus acerbe que la première, car amplifiée par l'écho de la cage d'escalier. J'y suis ! Mais le parcours ne s'arrête pas là. La dizaine de clefs restante s'impatiente sur le trousseau. Commence alors un rituel, auquel je fus initié dès les premiers jours. Rituel qui, par sa répétition quotidienne, semblait être parvenu à dissimuler ses connotations asilaires derrière une habitude partagée par tous et toutes. Pas étonnant qu'il fut de la première importance de m'en faire saisir, à peine débarqué, le caractère impérieux. Autant pour éviter que le pot-aux-roses ne soit découvert que pour bien informer le petit nouveau. C'est dangereux les nouveaux.

Un couloir perpendiculaire à la porte s'offre à moi. Des murs verts, fraîchement repeints, sans décoration, si ce n'est le panneau d'attitude à avoir en cas d'incendie. Pas de fioritures. Un néon se charge d'offrir la lumière nécessaire à mon

orientation. Il bourdonne dès que j'actionne l'interrupteur, deux éclairs puis le jour s'installe. J'emprunte le couloir en commençant par la gauche. Au bout, un croisement. En face de moi, des sanitaires collectifs, qui ressemblent à d'autres sanitaires collectifs. Eternelles vapeurs, buée, humidité palpable, et sempiternelles gouttes qui frappent le sol en rythme, symptômes d'une tuyauterie malade. Ici mon trousseau ne m'est d'aucune utilité. C'était la seule porte qui reste ouverte tout le temps, quoiqu'il arrive. Droit de pisser à toute heure.

A ma droite, une porte. Clic-clac, son ouverture donne sur une pièce qui en renferme une autre. Cette autre pièce, une nouvelle porte en barre le passage. Nouveau cliquetis, nouvelle ouverture. Je peux déposer mes affaires dans la « crypte », le bureau, le repère, chasse gardée des « éducés ». On n'entre pas ici sans autorisation expresse. Un bureau, quelques chaises, des tiroirs (fermés à clef), des dossiers, enfermés entre des murs peints en jaune. Sur ces murs, quelques tableaux, les mêmes que dans le cabinet du médecin, dans la gamme « portraits d'enfants du tiers-monde ». Cependant mon rituel n'étant pas terminé, je ne m'attarde pas à admirer ces portraits. Je repasse les deux portes et me retrouve au croisement. Je suis censé refermer au moins une des deux portes « au cas où ». Je m'en garde bien souvent, sauf quand je suis observé. Il faut bien montrer que je sais « m'adapter aux règles ». Sinon, fi du « cas où ». En plus, je suis seul dans le bâtiment. Le couloir forme un coude au niveau du croisement. J'ai donc face à moi le reste du couloir. Je m'y enfonce. Trois portes. Une réserve de den-



rées. J'ai la clef mais je n'ouvre pas, c'est dangereux. Il ne manquerait plus que ça, que les filles puissent se procurer des gâteaux. Les deux autres sont des portes de chambre. Je le signale car rien ne l'indique à l'hypothétique visiteur. Rien dessus. Pas de photo, de nom, de dessin, de pancarte, rien : « ça abîme les portes » dixit la direction. Ici on ne rigole pas avec la direction. Il faut que je ferme ces portes à clef. J'ai la clef sur mon trousseau, ça tombe bien. Je vérifie qu'il n'y a pas une fille, malade ou cachée pour éviter le collègue, histoire de ne pas l'enfermer dans sa piaule. Il faut toujours fermer les portes des chambres, « des fois que ». Des fois que quoi ? Mais voyons, les jeunes ça vole ! Surtout celles et ceux qui ont des « problèmes » ou des « difficultés ». L'anthropologie du jeune l'a bien montré. Bref, je ferme les portes, surtout pour qu'on ne me reproche pas de ne pas l'avoir fait. Adaptation aux règles. Je les ferme en sachant bien qu'une fois rentrées du collègue, les filles vont se succéder pour me demander d'ouvrir les portes en râlant. C'est sûrement ainsi qu'on forme les bureaucrates fidèles au devoir. Ceux qui vous énervent au guichet. C'est pas génétique. On leur a appris. Quoique tu fasses, tu te feras engueuler. Soit par les clients, soit par les patrons. Sauf que les clients, ils ne peuvent pas te virer. Alors il fait ce qu'on lui demande le bureaucrate, sans demander son reste, sans poser de question. Et il prend sur lui quand la foudre légitime des clients lui tombe dessus. Le docteur Laing, qu'on ne lit plus beaucoup (c'est un « anti-conformiste »), appelait cela une « situation intenable ». Ça rend un peu fou une situation intenable, voire carrément. Bref, je ne suis pas (encore) bureaucrate.

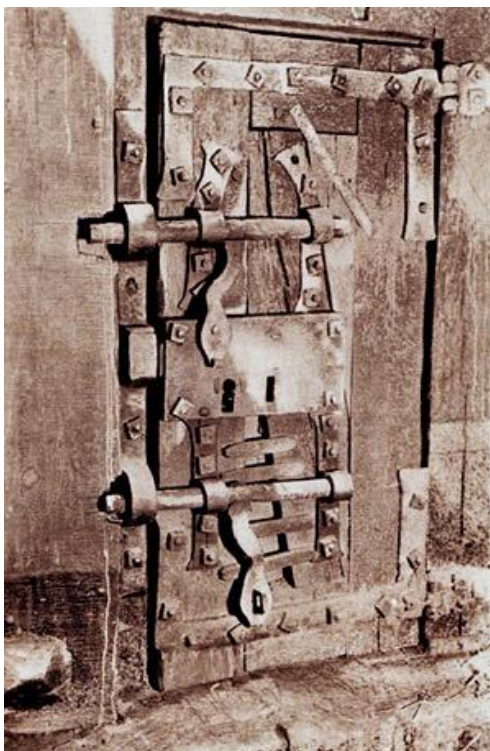
Revenons à mon bâtiment. Les portes fermées, je fais demi-tour, je repasse le couloir, tourne au coude, repasse devant la porte de l'étage, arrive à un nouveau croisement. Au passage, j'ai dû réactiver le néon, minuterie oblige. C'est développement durable ici, et puis, les jeunes, c'est bien connu, se foutent de tout, éteindre les lumières ça les dépasse. Alors on contrôle la lumière. Au croisement, nouveau coude, à droite. L'étage forme un U parfait, avec au milieu la cage d'escalier. Centralité. De n'importe quel point du couloir central, on peut contrôler les entrées et sorties. Pratique. Merci M. Bentham. Dans ce coude, trois nouvelles portes. Trois chambres. Trois tours de serrure. Il faut noter qu'une de ces portes ouvre sur LA chambre individuelle. Précieux sésame dont il fut discuté maintes fois des critères d'attribution. A mon arrivée, elle était occupée par la plus ancienne du groupe. A son départ, le débat fut passionné. La solution retenue fut de l'attribuer à la plus méritante des jeunes filles. Sauf qu'on ne l'a jamais trouvée. Alors la chambre est restée vacante.

Dans un bilan comptable, il faut une balance des paiements. Ici, il faut une balance des ouvertures de portes. Pour une porte fermée j'en ouvre une autre. Nécessité de l'équilibre. Revenu au croisement, il me reste deux portes à ouvrir. La première me fait face. C'est LA porte fatidique, LA porte de tous les dangers, LA porte à surveiller. Plus que celle du bureau. Plus que celle de la réserve. Pas de danger de vol ici, non non, un danger plus insidieux. Je l'ouvre, pour dévoiler ce qu'elle cache. Clef dans la serrure, je tourne, le loquet bouge, je pousse la porte. Cette porte que je viens



d'ouvrir, il faudra que je la referme une demi-heure après l'arrivée des filles. Puis la ré-ouvrir à 19h. Puis la re-fermer. Je ne risque pas de m'ennuyer. Elle ouvre sur... une vaste cuisine. La même que dans le catalogue IKEA. Bien rangée, bien propre, rien n'y traîne. Sur le côté, un frigo ronronne tranquillement. Dedans, des restes des repas de la semaine, de la bouffe pour le weekend, des jus de fruits, quelques fromages et yaourts. C'est lui le danger. Tapi dans son coin, il cache bien son jeu. Pourtant il menace l'équilibre du groupe, cristallise les tensions, remet en cause l'autorité des éduc.

Il faut contrôler l'accès au frigo ! Sinon, vous comprenez, machine ou trucmuche pourrait se servir un yaourt à 18h. D'ailleurs, force du dispositif, il est très pratique d'avoir une bonne excuse de fermer cette porte. C'est qu'elle n'empêche pas l'accès qu'au frigo. En effet, la cuisine est le seul accès à la salle des jeunes, ou salon, ou salle de jeux, comme on veut. On ne peut pas y entrer sans passer par la cuisine. Fermer l'accès à la cuisine permet également de contrôler les mouvements des jeunes et leurs divertissements. La porte (qui ferme à clef, plus besoin de le mentionner) donnant accès à cette salle ne peut être ouverte que s'il on accepte d'ouvrir celle de la cuisine, avec les dangers



que cela suppose. Le lieu où les filles pourraient se regrouper, se poser sur le canapé, discuter, regarder la télé, se marrer, se raconter leur vie, jouer à des jeux, prendre du bon temps quoi, ce lieu est donc strictement bien gardé. Contrôle de l'accès au frigo dit aussi contrôle des activités et pratiques de groupe, éminemment dangereuses, comme c'est bien connu. L'anthropologie moderne de la bande de jeunes l'a bien montré. Ça parle, ça complotte, ça pourrait nous échapper. De toute

manière, cette salle invite peu à y passer du temps. Petit tour du propriétaire : Cette petite salle paraît bien vaste dans son dénuement. Rien sur les murs, mais cela va de soi. On n'est pas là pour rigoler. Contre un mur, trône un canapé, sorti tout droit du catalogue, lui aussi. Pas de tâche, pas de bosse. Parfait le canapé. Un bahut vieillissant, contre un autre mur, renferme quelques bouquins aux pages jaunies, quand elles y sont toutes, des jeux de cartes, jaunis aussi, qu'il faut mélanger pour avoir

un jeu complet, et des boîtes de jeux des années 90, les mêmes que celles que l'on stocke dans le grenier ou que l'on revend à la brocante. Elles sont quasiment vides : les pions ont disparu. On n'en rachète pas, car de toute façon les filles perdent toutes les pièces ou les abiment. CQFD. Dans un des coins, est vissé un écran plat bien neuf, lui. Il « claque » comme disent les jeunes. Il est



« trop dar ». C'est l'objet de toutes les tentations. D'où la porte fermée. Crainte d'une overdose de télé. Il faut dire que faire une belote ou un poker avec des cartes venant de jeux différents, ce n'est pas très commode, comme disait ma grand-mère. Prix d'une nouvelle télé ? Prix d'un jeu de carte ? Mieux vaut fermer les portes, cela évite les regroupements.

Ce joli dispositif justifie et entretient une « pédagogie de la porte fermée ». Contrôle, fiabilité et facilité attestés. Je ferme la porte, j'évite les problèmes. Avec la satisfaction du boulot bien fait (le bureaucrate rigoureux n'est plus bien loin). J'ai oublié de mentionner que, bien sûr, les filles n'ont pas le droit de descendre dans le parc. Le beau et vaste parc que l'on aperçoit depuis la rue. Accès au parc veut dire possibilité de

se cacher des regards, de griller une tige-pas vu-pas pris, de se faire la malle (mais pour aller où ?), de tenir un conciliabule, de jouer au basket ou de rencontrer les filles des autres bâtiments, voire, pour certaines des filles, de voir leur petite ou grande sœur en dehors des moments autorisés. Redoutable, le jardin ! Ainsi, à 19h, il faut descendre fermer la porte du bâtiment. Aussi les filles ne peuvent pas flâner dans le parc. Sauf accompagnées par un éduc'. Mais l'éduc' n'a pas le temps. L'éduc' a du travail, dans son bureau. Et des portes à fermer.

*Sandrino Di Mosca*





---

## Le monologue de l'éducateur

Sur la scène, un lit dans lequel est allongé Roger.

L'éducateur entre.

Robert ne lui répondra pas, jamais. Il ne bronchera ni ne bougera d'un poil.

**L'éducateur :** Bonjour Roger... alors ?  
Quoi de prévu aujourd'hui ? Grasse matinée ? Mais j'ai rien contre, moi, faut se reposer de temps en temps. C'est bien, c'est bien... Et alors ? Vous... vous reposez donc, c'est bien ça. Ah oui ! Le repos, j'ai lu un truc là-dessus dans les ASH... vachement intéressant le repos... vital comme on dit le repos. Pas demain la veille qu'on ne se reposera plus. Moi-même après une journée bien remplie, ben voyez-vous Roger... Je dors aussi quoi !

*Silence*

*Il regarde les gros titres des journaux.*

Et alors c'est drôle, vous allez rire, je viens un peu tôt aujourd'hui. Je vous taquine Roger, faut pas m'en vouloir. Je me suis dit : « Tiens, si je commençais par Roger », parce qu'après tout y'a pas de raison, tous les jours j'en réveille moi des gens... Je passe comme ça le matin, personne n'est levé, mais je comprends. Seulement moi... faut bien que je me lève. Alors... alors... je vais à la rencontre. C't'un beau métier tout de même, travailler dans l'humain... On est même payé pour. Des fois on en rit avec les collègues en réunion. Laurent apporte le café, Emelyne les croissants, vous les connaissez ? Ah non peut-être pas... On se dit comme ça... que ça nous plaît à nous de

travailler dans l'humain. Mais les gens au fond, est-ce que ça les intéresse ? Ce qu'on fait, pourquoi on bosse et tout ça – Pas demain la veille que je démissionne pour le commerce. J'y connais rien à la vente de toute façon. - Vous avez rempli les formulaires ? - Je ne sais plus ce que je vous avais donné... Un temps de chien, je comprends que ça ne vous aide pas à vous lever. On dort d'un sommeil dur Roger. Si c'est pas vous, qui écouterait mon monologue ? - Je vous ai à vrai dire jamais tutoyé... question de respect, c'est ma manière de... vous voyez ce que j'veux dire. Enfin bon, on dira c'qu'on veut...

Je me lève ce matin, branle-bas de combat, laisser sonner 10 minutes le réveil... Un peu de fatigue dans l'air je crois... Travaille trop en ce moment. - Vous avez rempli le formulaire Roger ? - L'autre soir, devinez qui je croise ? Mme Limial du bâtiment B... Femme extraordinaire, elle en jette vraiment quoi ! Elle me disait qu'elle venait juste de trouver un emploi, après son 3ème licenciement. Qu'il en faut quand même du courage, Roger non ? Et puis toujours une pièce à donner, la main sur le cœur pour aider les gens dans le besoin. - Vous avez des souvenirs du bâtiment ? C'était comment à l'époque ? Question normes de sécurité et tout... ça devait pas enfin bref... - Vous avez coupé votre barbe non ? Je vois pas bien avec votre tête sur



l'oreiller. - Rasé aussi ça vous va bien... Vous savez... c'est pas question de préjugés mais pour les entretiens d'embauche ça passe mieux je crois... le monde est terrible mais qu'est-ce que vous voulez ? On demande un CV, des formulaires, des formulaires et basta quoi ! Ça suffit maintenant, on nous lâche un peu la grappe. JE HAUSSE UN PEU LE TON MAIS MERDE ! Enfin qu'est-ce que c'est que... que... toute cette foutaise administrative ? Enfin on peut plus faire son boulot sans remplir des questionnaires, des comptes rendus, des rapports aux autorités. Parce que c'est comme ça que ça fonctionne aujourd'hui, on nous demande DU RESULTAT. Mais vous imaginez un peu ? Du résultat... dans l'humain. Pas croyable. Pas demain la veille que ça va changer Roger.

*Silence*

*Il prend un journal. L'ouvre. Le repose immédiatement.*

Je connais des chefs de service qui passent des nuits blanches sur des rapports d'activité. Ça veut pourtant pas dire grand chose... - Vous avez rempli le formulaire pour la demande de RSA ? - Qui prend le temps aujourd'hui ? Tout le monde s'en fout des autres... le train-train, le chez soi, la carrière professionnelle. Où va le monde ? - Bon quand même il est 9h30, vous voulez qu'on fasse quelque chose, sinon je m'en vais ? Et je crois voir le formulaire... il est sur la table de chevet. Il est pas rempli Roger, enfin ça va. Qu'est-ce qui se passe ? Vous pouvez me dire, on se connaît. Si vous avez des soucis, vous savez à qui vous adresser. Faut juste faire un peu d'effort. C'est sûr que rester dans son lit c'est

plus simple, ça protège... Vous ne voudriez pas que je me sente inutile ?

Ça remonte à quand notre rencontre ? 11 ans je crois. S'en est passé des choses depuis... La vie... pas toujours simple. Je vous revois, vous étiez venu au bureau, vous aviez d'autres soucis alors. C'est plus la même chose aujourd'hui, non. Vous aviez trouvé un appartement, quelque chose de petit... disiez que ça convenait. Et ce qu'il en est maintenant... Je ne comprends pas trop et vous ne m'aidez pas non plus. Vous avez rempli le formulaire ? Non, voilà. Vous voyez, vous attendez, vous attendez quelque chose. Quoi ? Alors ça... on se le demande, enfin je me le demande. Pas de réponse de vous. Pas de signe. A croire que vous préférez moisir ici... Reprenez-vous, personne ne va vous attendre, ça ne dépend que de vous. C'est vous là... qui restez... qui ... puis quoi, ce qu'il faut comprendre là-dedans... rien à faire du monde, des autres... vous restez... dormez... Vous avez changé tiens ! Enfin excusez-moi ! Vous avez rempli le FORMULAIRE ? Non... voilà, c'est bien ce que je dis. Et bien allez-y, que voulez-vous que je vous dise ? Restez... Du repos, c'est bien ça le repos ! Puisqu'il faut se reposer. Et vous aurez le RSA en plus ! Pratique... non, tant mieux... ça fait vivre.

*Un très long silence.*

*L'éducateur regarde Roger.*

Si c'est pas pour me dire quelque chose, pourquoi vous avez coupé votre barbe ? C'était bien un signe ça tout de même ! - Vous avez rempli le formulaire ? C'EST BIEN CE QUE JE PENSAIS. - Pourquoi la barbe ? Qu'est-ce qui se joue dans votre



barbe ? Quel message vous voulez m'envoyer ? Mais répondez quoi !!! Dans quel pétrin... et allons-y. JE ne réponds pas. JE fais le paresseux. Et voilà c'est gagné. Ça ne va pas durer, faut m'croire. On aime plus ça de nos jours. Pourtant la barbe Roger. Vous qui n'avez pas rempli le formulaire. Il doit bien y avoir quelque chose...

A moins que... Oh bon dieu... Ahhh... oui. Je vois, ce serait plutôt comme... c'est ça. Donc vous... vous croyez que...vous l'avez fait... la barbe... vous l'avez... là... zigouillée.....en âme et conscience.....c'est du propre.....très clean, comme pour montrer.....alors qu'en fait.....en réali-té.....c'est.....c'est vous qui.....qui..... Vous vous foutez de ma gueule ! Haha ! J'y vois clair. Bravo ! Fantastique ! On atteint des sommets Roger ! Des sommets de la relation ! C'est le pompon. Se couper la barbe pour se foutre de ma gueule et me faire croire à moi... moi qui... qui voilà... qui supporte tout ça depuis.... depuis combien temps on se connaît ? 11 ans. Et vous vous coupez la barbe ! Mais vous êtes taré oui. Regardez ! Vous n'avez pas rempli ce formulaire ! Est-ce que c'est clair entre vous et moi ? Ça vous semble limpide ?

*Silence.*

Je ne devrais pas vous crier dessus... C'est une erreur de ma part. J'essaie

de comprendre c'est tout. Mais quand même le coup de la barbe... celui-là il est très fort Roger. Vous êtes au top sous vos petits airs de feignant, ça travaille l'imagination... oui l'imagination... je mettrai ça dans la synthèse... héhé. Ah oui... de l'imagination le Roger. Allez, prenez donc une douche et je vous accompagne au Pôle Emploi.

*Silence*

Au fait, vous avez rempli le formulaire ?

*L'éducateur s'en va.*

*Robert ne bouge toujours pas.*

*On comprend d'une manière ou d'une autre qu'il est mort il y a déjà longtemps.*

*Noir.*

*Riwan.*



## C'est la fin, mais...

... On a eu cette idée étrange, comme un thème pour un prochain numéro.

On s'est dit qu'on pourrait raconter quelque chose de notre quotidien, de la façon dont la logique néo-libérale s'infiltré dans les terrains, comme une eau qui fait moisir des pans de murs.

Comment l'évaluation, la quantification, le rendement, la politique du projet à tout-va, la prévention de tous les risques, l'envie de rendre lisse, bien en ordre, comment tout ça, ça n'est pas seulement quelque chose qui vient d'en haut, qu'on ne peut que subir et qui finalement ne serait qu'un truc descendant un peu lourd, mais vivable.

Parce que cette idéologie bouscule, décale, transforme, bloque, nous hérissent sur le terrain mais tous ces ressentis sont voués au silence, ou au mieux à une colère contenue entre les murs, une colère du bas qu'on s'applique à taire.

A vos plumes !

### Et en guise d'OURS

Directeur de rédaction : heu, désolé, pas de directeur ici

Rédacteur en chef : ah, non, on ne veut pas de chef non plus

Textes : Riwan, Sandrino Di Mosca

Illustrations : Master Chang

Photos : Merci à Fernand Deligny, Luis Buñuel, Vincent Van Gogh, Gustave Courbet, aux graffeur-euse-s de Berlin et Lisbonne, et à la petite fille qui a probablement grandi, mais qui, on l'espère, emmerde toujours le monde.

